

LES FORMATIONS ETUDIANTES

Réussite
étudiante



Féminisme



Solidarité
Internationale



Progrès
social
&
marxisme

Féminisme & Marxisme



union des étudiants communistes

Formation.

Féminisme & Marxisme

Sommaire

Introduction	3
I. Qu'est-ce que la domination masculine ?	3
II. Sur quoi repose l'exploitation des femmes aujourd'hui ?	4
III. Quelles sont les idéologies justificatrices de l'exploitation des femmes ?	8
IV. La société capitaliste et la société patriarcale sont-elles des sociétés différentes ?	10
V. Pourquoi est-il temps de sortir de l'exploitation des femmes ?	14

Formation réalisée par :

Laureen GENTHON - Responsable féminisme de l'UEC

Introduction

Cette formation sur la portée féministe du marxisme et sur la portée marxiste du féminisme est dense et elle peut parfois être difficile. Elle sert à ce que chacun et chacune puisse avoir des éléments de compréhension : il est donc essentiel, évidemment d'être attentifs, mais surtout d'interrompre quand il y a quelque chose qui n'est pas clair ou qui n'est pas compris... Il est vraiment inutile d'avoir ce temps s'il ne permet pas à tout le monde de progresser !

I. Qu'est-ce que la domination masculine ?

On n'a pas trop de mal à reconnaître la domination masculine lorsqu'on y est confronté ; à l'occasion d'une sale remarque sexiste, par exemple. Mais que signifie ce genre d'événement de la vie quotidienne, à quel système renvoie-t-il ? On peut partir des remarques de Marx dans Le Manifeste, qui, au sujet des rapports entre les hommes et les femmes dans la société capitaliste, fait l'analogie entre le mariage et la prostitution. Il montre que dans l'un et l'autre cas, les femmes ne sont pas propriétaires d'elles-mêmes : suivant les domaines, elles sont la propriété d'un homme (un bien privé), ou la propriété de la société toute entière (un bien public). Un petit élément de vocabulaire : pour dire qu'on est dépossédé de soi-même par quelqu'un, on dit qu'on est aliéné par quelqu'un.

Pour revenir là-dessus, quelle est la remarque sexiste standard ? C'est la remarque commentant (positivement ou négativement) le corps d'une femme sur le plan sexuel comme s'il appartenait à celui qui parle : c'est la remarque qui aliène le corps d'une femme. L'expression « elle est bonne », par exemple, est interchangeable suivant qu'on parle d'une femme ou d'une tarte aux pommes qu'on vient d'acheter au supermarché. C'est le message qui est envoyé, à l'université, par les affiches sexistes en promotion à certaines soirées.

Plus généralement, on voit mieux ce que signifie la domination masculine : c'est l'ensemble des mécanismes par lesquels un homme, ou la société toute entière, se rendent propriétaires des femmes. On peut énumérer des exemples :

- La sexualité des femmes peut être aliénée par les remarques sexistes, bien sûr, mais aussi les rapports sexuels non-consentis, les viols : l'agresseur s'empare de leur sexualité, il la leur arrache.
- La maternité des femmes peut être aliénée par l'interdiction de l'avortement, où quelqu'un d'autre (l'État au nom de la démographie ou des réductions de dépenses, l'Église au nom de Dieu, le mari au nom de son propre projet de vie) décide ce qu'elles doivent faire de leur corps et de leur vie. On pense par exemple à la loi espagnole proposant d'interdire l'avortement, contre laquelle le MJCF était intervenu l'année dernière.
- On assiste à un débat particulièrement violent, au sujet du voile, pour savoir qui, de leur famille, de leur église ou de l'État, doit être propriétaire des choix vestimentaires des femmes et doit décider ce qu'elles peuvent porter.
- Etc.

Cependant, il manque un domaine fondamental dans cette brève énumération.

La démarche marxiste indique que les rapports de domination (de même que leur dépassement) ont leur base dans le travail, dans l'activité productive. Qu'en est-il du travail des femmes ?

Intéressons-nous en premier lieu au travail spécifiquement assigné aux femmes, et confirmé par les statistiques : le travail dans le domaine de la famille ou du couple. Une bonne mère, une bonne épouse, c'est une femme qui se consacre à son mari et à ses enfants, qui entretient le foyer, qui prépare les repas, qui lave le linge, etc. Son travail est aliéné à deux titres. D'abord, elle ne profite pas des fruits de son travail, ou peu : elle travaille au service de quelqu'un qui ne le lui rend pas (on connaît la répartition des tâches domestiques entre les conjoints) et qui se rend propriétaire de son travail. Ensuite, aucune de ces tâches n'est considérée comme du travail, mais comme une vocation, de la gentillesse ou de l'instinct maternel. Elle est non seulement dépossédée des fruits de son travail, mais on ne lui reconnaît même pas qu'elle a travaillé, elle est dépossédée de son travail même.

Au point où nous en sommes, on peut donc arrêter d'employer une expression aussi vague que « domination masculine ». En effet, **un groupe humain dont le travail est aliéné par un autre n'est pas seulement un groupe dominé, c'est un groupe exploité**. On ne demande pas seulement à une épouse d'être en-dessous de son conjoint, mais également d'être à son service : c'est pourquoi on parlera à présent d'« **exploitation des femmes** ». C'est important, parce qu'en parlant simplement de « domination », ou de « discrimination », on joue le jeu de l'aliénation en rendant le travail des femmes invisible : on se prive d'avance des moyens de mener la bataille.

II. Sur quoi repose l'exploitation des femmes aujourd'hui ?

L'exploitation des femmes, on commence à le voir, repose sur une division du travail très forte entre les hommes et les femmes. Elle est enseignée, promue et organisée dès le plus jeune âge et tout au long de la vie. *[3 formes de division : famille, entreprise, famille-entreprise]*

C'est particulièrement sensible dans la famille ou le couple, où les femmes assument 80 % des tâches ménagères. Elles assurent l'entretien de la famille et du foyer, quand les hommes, outre le bricolage (la seule tâche domestique qu'ils exercent majoritairement) ont pour responsabilité principale d'assurer un train de vie correct. On voit parfois passer des articles qui nous disent que cet écart se réduit depuis 20 ans : c'est faux. Ce qui se réduit, c'est le nombre de minutes que les femmes consacrent chaque jour aux tâches ménagères, du fait des progrès de l'électro-ménager. De plus, cette spécialisation entre les hommes et les femmes s'accroît quand un couple devient une famille, lors du premier, puis du second, puis du troisième enfant. Une femme sans enfants consacre 38 minutes par jour au ménage, et une femme avec trois enfants y passe 62 minutes ; dans les deux cas, un homme fait 10 minutes.

Dans ces conditions, rien d'étonnant à ce que les jouets pour les petites filles soient des dinettes ou à ce qu'il y ait une maman en tablier sur les emballages des robots

de cuisine ; **les publicitaires se contentent de relayer une réalité sociale massive et incontournable. Ceux qui ferrailent contre les emballages sans remettre en cause la réalité qu'ils reflètent auraient davantage de succès en combattant des moulins.** C'est pourquoi l'intervention du MJCF contre la publicité sexiste renvoie également à l'inégalité réelle qu'il y a derrière.

Second aspect de la division du travail entre les hommes et les femmes, la division du travail dans le monde de l'entreprise. Pour le dire schématiquement, les hommes exercent les métiers qui valorisent la compétence technique, les femmes exercent les métiers qui valorisent la compétence personnelle (soin, écoute, accueil). Ainsi, 48 % des femmes occupant un emploi sont concentrées dans quatre secteurs d'activité sur les 24 que compte le pays : la santé et les services sociaux, l'éducation, l'administration publique et le commerce de détail. Ainsi, les femmes représentent 97 % des aides à domicile ou des secrétaires. À l'inverse, 10 % des conducteurs de bus seulement, ou 20 % des ingénieurs en informatique, sont des femmes. On constate évidemment cette répartition dès l'éducation, et notamment à l'université, où les femmes sont seulement 20 % en école d'ingénieur et 90 % en IFSI (Institut de Formation en Soins infirmiers) : c'est ce qu'on appelle l'orientation genrée.

Une première remarque : de ce point de vue, l'organisation des entreprises dérive de l'organisation des familles. Les compétences demandées aux femmes sont des compétences de maman (ou d'épouse), les compétences demandées aux hommes sont des compétences de papa (ou d'époux).

Une seconde remarque : cette division professionnelle entre les hommes et les femmes est aussi une division hiérarchique. On sait qu'en France, les conventions collectives sont faites de telle manière que c'est la compétence technique qui sert de mètre-étalon pour évaluer le travail, tant pour les salaires, les droits professionnels, que pour les promotions ou l'accès aux responsabilités. Or, la dimension technique des métiers dits « féminins » est absurdement gommée ; dès lors, les femmes sont clouées au sol. Elles ne risquent pas de faire valoir leurs compétences techniques dans des métiers qui ne revendiquent pas de compétences techniques. C'est aussi le sens de la revendication exprimée dans la Charte revendicative du MJCF : à travail égal, salaire égal.

Une dernière remarque, complémentaire à la précédente : de nombreux métiers dits « féminins » peuvent mobiliser une compétence technique gigantesque (infirmière par exemple), mais elle n'est simplement pas valorisée : elle est rendue invisible dans l'image que renvoie le secteur d'activité, elle n'est pas reconnue sur le plan salarial, etc. Un exemple tout bête qu'on constate dans l'enseignement supérieur : les infirmières font trois ans d'études, mais leur diplôme est un bac +2, parce qu'on estime que leur formation ne vaut pas davantage.

On a vu la division du travail au sein de la famille, on a vu la division du travail au sein de l'entreprise. Mais il y a un troisième aspect de la division du travail entre les hommes et les femmes : c'est la division du travail entre la famille et l'entreprise. En gros, dans les rapports hommes-femmes, les femmes ont pour responsabilité principale de s'occuper de la famille, les hommes ont pour responsabilité principale de s'occuper de ramener le salaire.

Attention : on s'imagine (et on nous dit) que « c'était comme ça avant mais que

ça a changé avec les nouvelles générations ». C'est faux : aujourd'hui, 20 % des femmes de 20 à 34 ans sont femmes au foyer, contre 0,5 % des hommes ; et attention aux idées caricaturales, la moitié d'entre elles sont passées par l'enseignement supérieur. 44 % des femmes entre 25 et 29 ans sont tentées par la vie au foyer. Après une naissance, quand le couple est confronté à de nouvelles tâches et à de nouvelles exigences, **une femme sur deux suspend son activité professionnelle, contre un homme sur neuf**. De manière moins radicale, c'est le sens du chiffre que nous avons vu tout à l'heure (80 % des tâches ménagères sont assumées par les femmes) : dans la division du travail entre les genres, les femmes doivent s'occuper de la famille... Et elles y travaillent pour leur conjoint.

C'est face à cette situation qu'Engels a pu dire : « Dans la famille, la femme est le prolétaire et l'homme est le bourgeois ». Et c'est aussi pour cette raison que Marx, dans la citation avec laquelle on a commencé, qualifie les femmes de « simples instruments de production » dans la société capitaliste. Du reste, dans la mesure où leur rôle, dans la division du travail, est d'être au service de leurs conjoints, on comprend mieux pourquoi elles sont aliénées (dépossédées de ce qu'elles font, de ce qu'elles sont et de ce qu'elles veulent). Pourquoi, par exemple, la culture du viol (la culture qui nie l'importance ou la nécessité du consentement féminin dans les rapports sexuels) est aussi forte au cinéma, dans les jeux vidéo, dans les chansons ; est-ce qu'un instrument de production a son mot à dire ?

Non seulement les femmes travaillent pour leur conjoint dans la famille, mais cette division du travail est aussi préjudiciable à leur vie professionnelle. Pour généraliser les temps partiels subis dans les années 80 et 90 (les contrats de travail tronqués, généralement précaires et qui ne permettent pas d'avoir un salaire complet), c'était l'argument principal : offrir davantage de flexibilité aux femmes qui ne veulent pas sacrifier leur vie familiale pour leur vie professionnelle. C'est aussi l'une des raisons centrales des inégalités salariales. Les inégalités salariales entre les hommes et les femmes sont de 31 %. Une partie de cette inégalité s'explique par les différences de métier. Une autre partie s'explique par les temps partiels. Mais qu'en est-il à poste égal et à temps de travail égal ? Dans ce cas-là, en début de carrière, il n'y a quasiment pas d'inégalité salariale : 4 %. En milieu de carrière, on est à 17 %. **En réalité, l'inégalité salariale se creuse dès l'arrivée du premier enfant** ; en assumant la majorité des tâches d'accompagnement, d'entretien et de soin (notamment au travers des congés parentaux), **les femmes renoncent à des promotions, des avancements, des opportunités de carrière**. À l'université, on sait que les premières à interrompre ou à écourter leurs études sont les étudiantes qui ont des enfants.

Il faut bien voir que cette division du travail, dans ses trois dimensions (au sein de la famille, au sein de l'entreprise, entre l'entreprise et la famille), n'est pas principalement due à des clichés ou à des stéréotypes : elle est organisée et subventionnée par la société. Longtemps, c'est le mariage qui en a fixé les termes et qui a organisé cette spécialisation, jouant le rôle d'une véritable prison pour les femmes – d'autant plus que le divorce est longtemps resté inaccessible. Et le mariage procurait des avantages financiers (notamment fiscaux), symboliques et juridiques considérables. Aujourd'hui, on voit bien que le mariage est en crise : est-ce que ça signifie que l'exploitation des femmes est aussi en crise ? En partie, mais on y reviendra. En tout état de cause, même si le mariage est en crise, les subventions permettant à un ménage de se priver d'un salaire et incitant les femmes à vivre au foyer sont toujours là ; on pense par exemple à la mutuelle de l'entreprise qui couvre les deux conjoints si l'épouse est au foyer.

D'un côté les droits professionnels des femmes sont dégradés, de l'autre les subventions qui les gardent au foyer sont élevées ; d'un côté il faut souvent faire un métier qui est méprisé dans la société (au bas de l'échelle, sans responsabilités, sans prestige, etc.), de l'autre l'activité de mère est vantée à longueur de films, de séries, de romans... Bref, rien d'étonnant si de nombreux couples, qui ne sont pas foncièrement réactionnaires, organisent leur vie suivant ce schéma : la société, les entreprises capitalistes et l'État leur en donnent toutes les raisons.

Une petite précision : on peut s'entendre dire que les femmes ne sont pas exploitées, parce que leur conjoint ne sort pas le fouet, qu'il est adorable, que c'est une parfaite histoire d'amour. Il faut comprendre que ça ne veut rien dire : c'est justement quand l'exploitation fonctionne bien qu'« on ne sort pas le fouet ». Par exemple, un salarié qui obéit à toutes les directives, un salarié modèle, ne sera jamais puni par son patron – ils pourront même nourrir des rapports d'amitié, s'inviter à manger, etc. Engels montre que la violence et la contrainte ne sont pas constitutives des rapports d'exploitation : au contraire, elles interviennent quand les rapports d'exploitation ne fonctionnent plus, ou plus suffisamment bien. Dans les rapports hommes-femmes aussi, c'est principalement au moment où les rapports d'exploitation sont en danger qu'on sort le fouet : c'est le sens des chiffres considérables des violences faites aux femmes. Il s'agit très largement de femmes que leurs conjoints ont remises à leur place pour qu'elles jouent leur rôle et n'en sortent plus... Et la jeunesse comme le milieu étudiant ne sont pas moins touchés que les autres catégories ; ainsi, **24 % des victimes de violences conjugales ont moins de 29 ans**.

III. Quelles sont les idéologies justificatrices de l'exploitation des femmes ?

A la lumière de ces quelques données sur la **division du travail**, on comprend que **ce qu'on désigne en parlant de femmes dans la vie courante, ce n'est pas tellement les individus qui ont des organes génitaux féminins, ce sont les individus qui occupent une certaine place dans la division du travail**. Concrètement, qu'est-ce qui, dans la tête de tout le monde, est spécifique aux femmes ? Quels comportements, quelles attitudes, quelles préoccupations sont attribués aux femmes ?

Les femmes sont douces, attentives, serviables ; ces représentations renvoient à leur rôle d'entretien et de soin de la famille, de mère notamment. Les femmes sont coquettes, propres, elles sentent bon ; ces représentations renvoient au service qu'elles doivent aux hommes, à la disponibilité sexuelle et au prestige symbolique notamment. Les femmes sont ordonnées, elles savent faire plusieurs choses à la fois, elles ont un don pour la cuisine ; ces représentations renvoient aux tâches ménagères qu'on attend d'elles. Les femmes ne savent pas conduire, n'ont pas le sens de l'orientation, elles sont vulnérables, elles sont émotives ; ces représentations renvoient à l'exigence que les femmes s'occupent du foyer et n'en sortent pas.

On pourrait multiplier les exemples ; le tout est de bien comprendre que le chromosome X se fiche bien de la douceur, du maquillage, des bons petits plats ou de la conduite en voiture. **Tout ce qu'on attribue aux femmes dépend de l'organisation de la société**, et pas de la « nature humaine », du génome, des chromosomes ou de quelques différences biologiques que ce soit entre les hommes et les femmes. C'est d'ailleurs pourquoi les couples homosexuels s'entendent demander « qui est l'homme » ; il ne s'agit pas de savoir qui a un pénis, mais qui domine. C'est aussi pourquoi on qualifie les femmes qui ne se laissent pas faire de « garçons manqués » et les hommes coquets de « femmelettes » : ce qu'on appelle une femme, ce n'est pas un individu de sexe féminin (ça peut même être un individu de sexe masculin), c'est un individu qui fait la cuisine, qui se maquille, etc. **Partant, il y a aussi des individus de sexe féminin qui ne sont pas pris dans l'exploitation des femmes, qui ne sont pas des femmes au sens social du mot : on pense notamment aux représentantes de la grande bourgeoisie, à une Laurence Parisot. Elle n'a objectivement rien d'une femme du point de vue de la position qu'elle occupe dans la division du travail : elle n'est exploitée ni à la maison ni à l'entreprise. Idem pour une Merkel, par exemple.**

La langue anglaise est moins ambiguë que la langue française de ce point de vue : elle utilise un mot pour désigner le sexe biologique (male/female), et un mot pour désigner la fonction sociale (man/woman). Pour être clairs en français, on parle donc du sexe féminin pour désigner le corps biologique, et le genre féminin pour désigner les rapports sociaux entre les hommes et les femmes.

Il faut bien voir que cette manière d'attribuer la division sociale du travail à la nature n'est pas innocente. C'est le genre de représentations que Marx qualifie d'idéologique : elles reflètent l'ordre établi en dissimulant sa raison d'être, son caractère social (ici l'exploitation du genre féminin). Elles créent un écran de fumée qui interdit de changer quoi que ce soit : « l'exploitation des femmes n'est pas due à la société, elle est due à la nature, donc il est inutile de lutter pour la faire disparaître ». Ces idées sont là pour

prolonger l'exploitation des femmes, pour la renforcer, pour la rendre incontestable. Le même genre de propos (sur l'inégalité naturelle des races) a longtemps servi à justifier l'esclavage des Noirs puis la colonisation. Évidemment, les articles de presse qu'on voit parfois sortir et qui prétendent que les hommes et les femmes ont des cerveaux différents, en plus d'être faux (les hommes et les femmes naissent avec des cerveaux rigoureusement identiques), rappellent certaines publications des siècles passés. **C'est la raison pour laquelle les études de genre, qui se développent dans nos universités, suscitent une telle hystérie chez les réactionnaires : elles postulent justement que les rapports hommes-femmes ne sont pas fixés par la nature mais sont construits dans la société.**

Ce discours pseudo-scientifique joue exactement le même rôle que le discours religieux : les choses sont comme elles sont parce que Dieu l'a décidé, il est impossible de changer quoi que ce soit, fin de la discussion. Attention à ne pas tomber dans le piège : **ces discours nous font perdre de vue la réalité concrète de la division du travail, et c'est elle qu'il faut combattre si on veut faire disparaître les idées qui la justifient, pas l'inverse.** À ce sujet, Marx dit très clairement : « une fois qu'on a découvert que la famille terrestre est le secret de la famille céleste, c'est la première dont il faut faire la critique théorique et qu'il faut révolutionner dans la pratique ».

L'idéologie nous présente une image fausse et inversée de la réalité : en l'occurrence, elle nous dit que la société est patriarcale parce que la religion est patriarcale, alors qu'en réalité la religion est patriarcale parce que la société est patriarcale. **Il y aura toujours des idées sexistes si on ne fait pas disparaître concrètement l'exploitation des femmes. De la même manière, dans un autre domaine, le travail manuel sera toujours méprisé si on ne fait pas disparaître l'exploitation des ouvriers.**

De manière générale, les idéologies justificatrices de l'exploitation des femmes fonctionnent toutes de la même manière : pour une raison ou une autre, les rapports hommes-femmes tels qu'ils sont aujourd'hui ont toujours existé, donc ils existeront toujours, donc essayer de les faire changer c'est, au mieux, impossible, au pire, annonciateur de grandes catastrophes. On a vu la variante biologique et la variante théologique de cette idéologie. On peut en voir deux autres pour apprendre à les identifier et à les démasquer.

D'abord, celle qui se revendique de l'anthropologie : toute société humaine a toujours reposé sur la division du travail entre les hommes et les femmes telle qu'on la connaît, c'est une constante sans laquelle aucune société n'a jamais été possible. On peut l'entendre dans certains de nos cours à la fac. **Engels montre qu'au contraire, l'histoire de l'humanité est faite de luttes, et qu'au fil de ces luttes, un certain nombre de défaites historiques des femmes les ont enfermées dans l'exploitation.**

Ensuite, celle qui se revendique de la civilisation européenne : on l'a beaucoup entendue durant les Manif pour Tous. En gros, notre civilisation a toujours reposé sur la répartition actuelle des rôles entre les hommes et les femmes dans la famille, et en particulier sur la domination masculine dans le mariage ; dissoudre ce mariage, c'est dissoudre cette civilisation. Là aussi, au profit de quelques recherches historiques, Engels montre que le droit du mariage en usage chez les Germains, et chez les Francs en particulier, est un droit maternel ; par exemple, l'héritage suit la filiation féminine, et non la filiation masculine.

IV. La société capitaliste et la société patriarcale sont-elles des sociétés différentes ?

Pour mieux comprendre le caractère historique de l'exploitation des femmes (au sens où elle n'est pas éternelle et où elle est le produit d'une situation sociale donnée), il faut se pencher sur le rôle qu'elle joue dans notre société, la société capitaliste.

À première vue, on pourrait se dire que l'exploitation des femmes n'a rien à voir avec le capitalisme : en effet, le capitalisme, c'est le système qui fait de chaque chose une marchandise... Et justement, il semble que le **travail des femmes, et ce qu'il produit, ne sont pas des marchandises**. Prenons un exemple simple : le repas du soir. Ce repas, dont nous avons vu qu'il est produit dans un rapport d'exploitation, n'est pas une marchandise : personne ne l'achète, personne ne le vend. Quel est ce mystère ? Nous vivons dans une société qui transforme tout en marchandise, et l'un de ses rapports d'exploitation les plus brutaux et les plus radicaux serait exempt de tout caractère marchand ?

Pour lever cette confusion, il faut se rappeler comment fonctionne l'économie capitaliste. D'abord, un tas d'argent ne fait pas un capital, et son propriétaire n'est pas nécessairement un capitaliste. On a tous un ami qui a 80 000 € sur un PEL et qui trime comme tout le monde. **Un capital, c'est un tas d'argent qui se reproduit et qui se développe en employant des salariés...** C'est à dire en achetant leur force de travail pour l'utiliser à la production de richesses durant une journée, un mois, un an.

En effet, la force de travail des salariés est la seule marchandise qui rapporte plus qu'elle ne coûte.

Que coûte-t-elle ? Elle coûte le prix nécessaire pour être entretenue, c'est à dire pour qu'un salarié soit éduqué, mange à sa faim, puisse se reposer dans de bonnes conditions, etc. Ce coût est versé sous la forme d'un salaire.

Que rapporte-t-elle ? Elle rapporte toute la richesse qu'elle a produite durant la journée de travail. Or, le coût de l'entretien de la force de travail (le salaire) est inférieur à la richesse produite durant la journée de travail ; l'écart entre les deux, conservé par le capitaliste, est la part de la journée de travail qui n'est pas payée au salarié. C'est la plus-value, et elle constitue la base de tout profit. **La force de travail est donc cette marchandise unique entre toutes qui crée plus de richesses qu'elle n'en coûte.** Voilà l'équation fondamentale du système capitaliste : tout profit, toute accumulation de capital repose sur la force de travail des salariés.

Qu'est-ce que c'est, exactement, la force de travail ? C'est tout ce qui permet au salarié, jour après jour, de faire le travail qu'on attend de lui ; on disait qu'il doit être logé et nourri dans de bonnes conditions, soigné, éduqué quand il est encore enfant, etc. Et dans la division du travail que nous avons vue, qui s'occupe de l'entretien du foyer, de la nourriture, des soins, ou de l'éducation des enfants ? Il s'agit bien sûr des femmes : on l'a compris avec les quelques chiffres donnés tout à l'heure.

On voit donc que les tâches auxquelles elles sont assignées consistent à produire et à reproduire la marchandise fondamentale du capitalisme, le seul carburant dont il se nourrit, la marchandise qui crée toutes les autres : la force de travail.

Notons qu'elles produisent non seulement la force de travail des hommes, mais

la leur également : elles se font aussi à manger, elles se soignent, etc.

Il faut bien comprendre la portée de cette analyse ; sans le travail qui est exigé des femmes, sans la constitution d'une catégorie entièrement vouée à l'entretien de la force de travail, éduquée et formée à cette tâche, compétente et équipée, intoxiquée de dînettes roses et écrasée sous les contrats de travail médiocres, le système capitaliste n'existerait pas et n'aurait pas pu naître. La famille bourgeoise, c'est à dire la famille traditionnelle avec une maman en tablier et un papa en costume trois pièces, est le moteur à explosion dont le système tire toute sa force. C'est pour cette raison que, lors du Mariage pour Tous, le MJCF était en lutte implacable contre les familialistes de la Manif pour Tous et leurs conceptions.

Pour éclairer davantage le rôle auquel les femmes sont assignées dans notre société, il faut se pencher sur la genèse du capitalisme, sur la période où les premiers capitalistes mènent une lutte implacable pour installer leur système économique partout en Europe. Cette période correspond en gros à ce que les historiens appellent l'époque moderne (du XVe au XVIIIe siècle). Marx la désigne comme l'accumulation dite « primitive » du capital, parce que les premiers capitalistes s'y approprient (et accumulent) les richesses qui leur sont nécessaires pour partir à la conquête du monde. En particulier en Angleterre (le lieu de naissance du capitalisme industriel), les petits paysans, qui constituent l'essentiel des travailleurs, sont expropriés de leurs lopins de terre et les terres communes (pâturages, bois, etc.) sont privatisées : c'est ce qu'on appelle les « enclosures », parce qu'on met un enclos autour des terres.

Les petits paysans, privés de leurs moyens de subsistance, sont forcés de vendre leur force de travail à l'usine pour survivre : la valorisation du capital et l'extraction de la plus-value à grande échelle sont devenus possibles. Il faut bien voir que cette transformation ne s'est pas faite toute seule : une répression sauvage est mise en œuvre pour y contraindre le peuple. En Angleterre, le Bloody Code (en application entre 1688 et 1815) prévoit que les paysans dépossédés qui ne sont pas allés travailler en ville (les fameux « vagabonds ») soient internés dans des camps de travail, les « working house », ou déportés dans les colonies ; de même, toute effraction sur les terres nouvellement privatisées est punie de mort. Les atteintes à toute propriété dépassant 12 pences (c'est à dire celle des capitalistes) est également punie de mort. **Cette violence, mise en œuvre pour mettre définitivement les paysans à l'usine, est également mise en œuvre pour enfermer les femmes à la maison et pour les mettre au bas du monde du travail.**

Au moyen-âge, la division du travail entre la maison et la société est très faible, puisque la masse de la population, les paysans, travaillent à la maison (qui est aussi une ferme).

Pour créer cette division du travail nouvelle, rendue nécessaire par l'industrialisation, il va falloir écraser les femmes pour les mettre toutes entières sous l'autorité de leur famille, et en réalité des hommes de leur famille. On commence par les déposséder de toute propriété et de toute existence juridique : c'est au XVIe siècle, qu'elles perdent le droit de se représenter elles-mêmes et de toucher de l'argent sans l'accord de leur mari. Elles y perdent également la co-propriété qu'elles exerçaient jusqu'alors sur les terres familiales. On continue au XVIIe siècle en détruisant les métiers indépendants jusqu'alors occupés par des femmes : les sages-femmes sont remplacées par les chirurgiens, les herboristes par des pharmaciens, les brasseuses de bière exclues par les corporations. Les seuls métiers qui leur sont autorisés sont les plus déconsidérés : domestiques ou ouvrières à domicile. Tout au long de cette période, les exigences d'obéissance à leur rôle

dans la famille se durcissent. L'adultère est puni de mort, la contraception et l'avortement (largement pratiqués au moyen-âge au moyen de préparations d'herbes) également ; en France, un édit royal de 1556 condamne à mort les femmes qui font des fausses couches ou dont les enfants meurent avant le baptême. De même, les femmes qui ne sont pas mariées, qui ne sont pas au service d'un homme, sont persécutées : elles sont considérées comme des prostituées, il est licite de les violer et toute personne qui leur donne refuge est déclarée hors la loi (on comprend quel rôle joue la prostitution et pourquoi le MJCF s'engage pour l'abolir). C'est la période où le mariage devient la prison des femmes : il fixe un rapport d'exploitation entre une femme et son conjoint, et il est impossible d'en échapper.

Dans le même temps, **la chasse aux sorcières**, qui commence au XVe siècle, atteint des proportions de masse : il s'agit de terroriser, de torturer et d'exécuter toutes celles qui ne se plient pas aux nouveaux règlements. Les métiers indépendants exercés par les femmes (herboristes notamment) sont identifiés avec la sorcellerie ; l'avortement et la contraception également ; de même que toutes les infractions à la domination fixée par le mariage, comme l'adultère ou le célibat. On estime qu'entre 1550 et 1650 seulement il y a eu 200 000 procès et 100 000 exécutions : c'est un massacre de masse, analogue dans ses proportions aux massacres commis dans la même période outre-mer pour soumettre les peuples indigènes à l'économie coloniale. On s'imagine que cette vague de terreur est simplement l'expression de la superstition et de la bêtise populaires : là aussi, c'est faux, elle est méthodiquement organisée par les états et par les autorités ecclésiastiques. C'est une bulle du pape (document juridique papal) qui lance la campagne de chasse aux sorcières en 1484 : elle est accompagnée d'un manuel en deux parties, la première attribuant la sorcellerie aux femmes, la seconde expliquant comment procéder à leur capture, instruire leur procès, organiser leur détention et leur élimination.

En un mot : la division du travail et l'exploitation des femmes telles que nous les connaissons n'ont pas toujours existé, et le système capitaliste a même fait couler des fleuves de sang pour l'imposer, parce qu'elle est vitalemment nécessaire pour dégager du profit. Ceux qui prétendent combattre le capitalisme sans combattre l'exploitation des femmes (ou avant de combattre l'exploitation des femmes) parlent dans le vent : le capitalisme qu'ils combattent est imaginaire. Patriarcat et salariat : il s'agit de deux mots différents pour désigner le même système capitaliste.

Évidemment, ces quelques éléments historiques permettent de remettre en cause la légende dorée que les capitalistes racontent au sujet de leur propre histoire : l'économie marchande aurait permis de sortir de l'obscurantisme médiéval, et de libérer graduellement les femmes. On a vu que c'est l'inverse. Plus encore, le développement du capitalisme industriel aurait graduellement sorti les femmes du foyer en leur donnant accès au travail salarié. Là encore, c'est faux : dans les différentes phases de son développement, l'économie capitaliste, en détruisant les économies traditionnelles (paysannes et artisanales, dans lesquelles ni les hommes ni les femmes ne sont salariés), développe en même temps le salariat (y compris celui des femmes) et l'assignation des femmes au foyer ; il développe la division du travail dans toutes ses dimensions, au sein de la famille, au sein de l'entreprise, et entre la famille et l'entreprise.

Très concrètement, tout au long du XIXe siècle, parmi les femmes qui sont arrachées à la production agricole dans le cadre de l'industrialisation et de l'exode rural, les unes sont assignées au foyer et les autres aux emplois dévalorisés que nous connaissons :

le nombre de salariées augmente en même temps que le nombre de femmes au foyer.

Plus généralement, chaque femme subit les deux processus dans une certaine proportion : on pense aux femmes au foyer qui sont, en plus, ouvrières textiles à domicile ou qui font des ménages, ainsi qu'aux salariées dans l'industrie qui s'occupent en plus de la maison et des enfants. Par suite, les deux guerres mondiales accélèrent le développement du capitalisme... Les usines tournent à plein régime, l'industrialisation est dopée, l'exode rural met un nombre croissant de paysans à l'usine : il faut davantage de salariés pour produire les marchandises (notamment les armes), donc les femmes sont embauchées bien plus largement. Entre 1914 et 1918, par exemple, la proportion de femmes dans les équipes de Renault Billancourt passe de 4 à 32 %. En même temps, il faut accentuer la production de la force de travail des salariés, donc les femmes sont encore plus assignées au foyer... Tant et si bien qu'à l'issue de la seconde guerre mondiale, avec l'apogée dans les années 60, on se retrouve avec plus de femmes salariées qu'il n'y en a jamais eu... Et en même temps le nombre de femmes au foyer le plus important de toute l'histoire de France.

Le même processus se produit à partir des années 1980, avec le renouveau néo-libéral du capitalisme : un grand nombre de femmes accède au travail salarié, et en même temps les gouvernements prennent les premières mesures pour généraliser et subventionner (par des crédits d'impôts aux entreprises et des exonérations de cotisations) les emplois à temps partiels, qui ont pour rôle d'assigner les femmes à leurs tâches domestiques. D'ailleurs, le nombre de femmes qui accèdent au travail salarié et le nombre de contrats à temps partiels créés sont analogues, autour de 3 millions. D'ailleurs, les diplômées issues de l'université sont pleinement concernées : les cadres et les professions intermédiaires représentent ensemble 30 % des temps partiels.

On constate que, dans cette période (qui est encore la nôtre), la division du travail et l'exploitation des femmes changent de forme. On a de moins en moins, d'un côté les femmes au foyer, et de l'autre les salariées ; au contraire, chaque femme doit être à la fois une femme au foyer et à la fois une salariée.

En effet, les exigences nouvelles de l'économie capitaliste à la fin du XXe siècle (en gros l'industrialisation générale de la planète et l'informatisation de l'économie) nécessitent de consommer plus de force de travail que jamais... Il est devenu nécessaire que chaque femme assume davantage de tâches, que les femmes au foyer se salarient et que les salariées s'occupent davantage de la famille.

V. Pourquoi est-il temps de sortir de l'exploitation des femmes ?

Avec ces quelques rappels historiques, on voit bien que le développement du capitalisme crée et approfondit une contradiction gigantesque ; d'un côté l'économie marchande contraint de plus en plus de femmes à assumer le travail à la maison, de l'autre elle en contraint aussi de plus en plus à se salarier. Alors qu'il y a besoin de consacrer une attention toujours croissante à l'entretien de la famille (notamment avec l'allongement de l'enfance et plus largement la prise en considération des besoins des enfants), les femmes doivent mettre plus d'énergie en entreprise... De plus, la division du travail avec leurs conjoints demeure inébranlable, ils ne prennent pas leur part du travail. Alors qu'il y a besoin d'être plus investi en entreprise (notamment avec l'élévation de la technicité du travail), les femmes doivent mettre plus d'énergie dans la famille... De plus, la division du travail en entreprise les empêche de travailler aussi bien qu'elles le peuvent, et d'exercer un travail qualifié ou à responsabilité.

Bref, la division du travail empêche les femmes de réaliser les tâches qui leur sont assignées et qui sont vitales pour le développement de la société : le progrès professionnel et industriel, le progrès familial. Le seul moyen qu'elles ont (et le seul moyen dont la société dispose) pour que ces tâches puissent être conduites, c'est l'abolition de toute division du travail. C'est cette contradiction, même si elle était moins profonde, qui a servi de moteur aux grandes conquêtes féministes.

En France, on pense à la période qui s'étend de la fin de la seconde guerre mondiale aux années 70 ; les exigences issues de la guerre ont permis aux femmes de démolir une série d'aspects de la division du travail. Elles ont conquis le droit de vote et ont fait reculer le rôle subalterne qu'elles jouaient dans la vie politique. Elles ont conquis le droit au divorce et ont brisé les murs de la prison qu'était alors le mariage. Elles ont conquis le droit à l'avortement et ont remis la main sur leur maternité. Elles ont conquis le droit d'avoir un compte en banque et d'utiliser librement l'argent qu'elles ont gagné. **C'est autant de domaines dans lesquels les femmes ont récupéré la propriété d'elles-mêmes et ont mis l'aliénation en échec.** Or, cette contradiction a atteint un niveau infiniment supérieur aujourd'hui.

L'abolition de toute division du travail et la dissolution des aliénations, c'est justement le rôle que Marx et Engels attribuent à l'émergence de la société communiste.

Arrivé à un certain point de développement économique et humain, disent-ils, **la division du travail empêche la société toute entière d'avancer, empêche la création de richesses nouvelles, empêche les personnes de produire et de profiter de leur travail ;** c'est qu'il est devenu, non seulement possible, mais objectivement nécessaire de l'abolir.

L'humanité est mûre pour la révolution sociale et pourrit sur pieds si elle ne s'engage pas sur cette voie. La période que nous vivons, évidemment, évoque bien ce pourrissement sous différents aspects : politique, économique, humain, moral.

En un mot, la situation de la société a placé les femmes en première ligne de la lutte pour le communisme : chacune des victoires qu'elles remportent est un clou sur le cercueil du capitalisme.

En effet, l'abolition de toute division du travail, c'est précisément le sens profond de la première revendication féministe : la fin de la double journée (les deux journées en une qu'assument les femmes, à l'entreprise et à la maison). Cette revendication dit d'abord qu'il faut en finir avec la coupure entre la maison et l'entreprise, et que les hommes comme les femmes doivent assumer ces différents temps de travail, de manière à ce qu'ils puissent tous être réalisés dans de bonnes conditions. À ce titre, la proposition des 32 heures de temps de travail hebdomadaires joue un rôle essentiel. Mais cette revendication dit aussi qu'il faut abolir chacune des deux journées de travail telles qu'elles sont.

Il faut d'abord abolir la journée à l'entreprise, telle qu'elle est marquée par une division du travail, entre les hommes et les femmes d'une part, entre les dirigeants et les exécutants d'autre part. C'est particulièrement évident quand on voit que les écoles d'ingénieurs sont fermées aux femmes et qu'il manque pourtant 10.000 ingénieurs par an dans notre pays.

C'est la raison pour laquelle nous revendiquons la polytechnicité des filières et des métiers : chaque activité professionnelle doit intégrer et reconnaître à la fois les compétences techniques, à la fois les compétences personnelles, à la fois les compétences de direction pour que chacune et chacun puisse maîtriser son métier. De ce point de vue, la question des infirmières, qu'on a déjà abordée, est exemplaire ; elles sont réduites à leurs compétences personnelles malgré leur expertise technique, elles sont placées sous l'autorité des médecins... Et ne peuvent pas soigner comme nous en avons besoin et comme nous en avons les moyens.

C'est le message qu'envoie notre intervention pour la liberté professionnelle ; les femmes n'en peuvent plus des contraintes qui pèsent sur leur vie professionnelle, de ne pas pouvoir choisir leur métier sans voir les obstacles se multiplier, d'être coincées dans leurs perspectives de carrière parce qu'il faut s'arrêter pour s'occuper (presque) seule des enfants, de ne pas pouvoir aller au boulot sans craindre le harcèlement. Bref, de ne pas pouvoir travailler librement. C'est cette aspiration que Macron, par exemple, dévoie en présentant le travail du dimanche comme un moyen d'organiser librement son temps ; et c'est pourquoi, hélas, il a rencontré beaucoup de soutien, parmi les étudiants et parmi les femmes. À nous de proposer à toutes ces femmes, à toutes ces étudiantes, une véritable bataille de liberté où placer leur colère et leurs espoirs.

Au-delà de l'entreprise, ce qu'il y a dans la lutte contre la double journée de travail, c'est qu'il faut abolir la journée à la maison, marquée par la division du travail entre le chef de famille, qui décide, et ses subalternes, qui sont à sa disposition. Chaque membre de la famille doit prendre part au travail comme aux décisions, de manière à ce qu'aucun aspect de sa vie ne soit aliéné ; c'est d'ailleurs la seule manière pour pouvoir répondre aux exigences familiales nouvelles que notre société connaît, notamment du point de vue de l'accompagnement des enfants.

Ces différents aspects permettent de bien comprendre à quel titre les femmes sont en première ligne de la lutte pour le communisme. **Les victoires féministes sont**

des victoires qui, puisqu'elles remettent en cause toute division du travail, ont acquis une portée universelle, et libèrent toute la société en même temps qu'elles libèrent les femmes.

Lorsque les femmes conquièrent le droit à l'IVG et prennent le contrôle de leur maternité, elles permettent à toute la société, y compris les hommes, de maîtriser la parentalité et la fondation d'une famille. Lorsqu'elles exigent de répartir librement leurs différents moments de travail, notamment avec les 32 heures hebdomadaires, elles ouvrent la voie à un acquis pour tout le monde. En revendiquant, avec le congé parental pour tous, la répartition égalitaire des tâches dans la famille, notamment sur l'accompagnement des enfants, elles permettent à chacun de se consacrer à sa famille. En disant, comme l'ont fait les ouvrières de Lejaby, qu'elles sont capables de faire et de diriger leur travail elles-mêmes sans qu'on les ramène à un rôle ingrat au prétexte qu'elles sont des femmes, elles disent que tous les travailleurs peuvent diriger les entreprises.

En un mot, il n'y a pas de combat communiste qui ne soit pas profondément un combat féministe.

les formations étudiantes



www.etudiants-communistes.org